

Table

Pourquoi écrivez-vous ?	II
Le suicide est-il une solution ?	33
Quelle sorte d'espoir mettez-vous dans l'amour ?	53
Quelle a été la rencontre capitale de votre vie ?	71

POURQUOI ÉCRIVEZ-VOUS ?

L'enquête « Pourquoi écrivez-vous ? » dont André Breton est l'initiateur, apparaît une première fois dans une lettre-circulaire, puis elle sera publiée dans Littérature en novembre 1919. De nombreux écrivains y répondront (Tzara, Jacob, Cendrars, Reverdy, Paulhan, Radiguet, Picabia...).

J'écris une note de suicide interminable. Le mot griffonné et posé il y a vingt ans sur la table de la cuisine n'en finit pas de s'étendre, de s'augmenter via divers fragments textuels. Quand on a publié un livre, rien n'est résolu. Il faut en écrire un deuxième, puis encore un autre, rien ne remplace un acte. Que tout ait déjà été dit n'enraye en rien le processus. Suffit d'y injecter sa petite singularité et le tour est joué. Bon ou mauvais il y aura toujours un couillon pour applaudir, une fille pour tomber sa culotte. On peut creuser à la petite cuillère le canal de Nantes à Marseille pour glaner des valorisations narcissiques. J'écris pour rencontrer l'homme derrière le texte et après relecture, je ne découvre pas celui que

je croyais être. La surprise n'est en rien pour les autres... Tant d'hommes apparaissent et c'est peut-être parce qu'ils sont si nombreux que le rituel du neuroleptique s'inscrit depuis si longtemps au sortir de la douche. Un acte auto-érotique disent les uns. Une monomanie. La pathologie n'est jamais bien loin... L'urgence balaie l'analyse. Il faut grappiller un peu d'air. J'écris pour m'emplir les poumons (de terre ?). Le texte ne doit pas seulement être empoisonné, de la terre ingérée doit sourdre la belladone. Il s'agit là de caresser la distance qui sépare de la mort. La grande hâte de n'être plus. Je suis parasité par le dire et la forme du dire, la langue strangulant le chaos narratif... En découdre avec le temps et lui tordre le cou. Quand le flux crache son nom, le morne est saturé par son envers. Pas d'autres espaces de liberté possibles que le geste d'écrire, mouvement jamais tari puisque la note avale le compositeur ingénieux et le pousse jusqu'à la fosse commune. J'écris pour me dissoudre et retrouver celui que je serais si je n'écrivais pas. J'écris pour anticiper cette rencontre et la vivre dans ma chair de poulet lettré. Les secousses parodient l'étreinte savamment contrariée avec ma première institutrice. Je retrouve mes colères de mioche abandonné. Il est savoureux de revivre l'enfance putride. Dire non à

son parcours, c'est sectionner les demains par avance. L'écrivain a besoin de ses casseroles, elles n'entravent pas sa marche de grand brûlé. J'écris pour anéantir ce qui ne peut l'être et l'élan suffit. La vitesse broie le cadavre, elle illumine la putréfaction indécise et l'indécision refuse le fer rouge des matins. La vitesse vient se lover dans la lenteur des phrases et le souffle chasse l'haleine du moribond. La vie a déserté l'écrivain et c'est cette vacance qui pianote sur le clavier. Les directeurs de publication deviendront bientôt mes véritables amis, des hôtes, et me prêteront les clés de leur maison pour y séjourner une partie de l'été avec pour seule mission de surveiller une bibliothèque de douze mille volumes et d'arroser une plante sur la terrasse avec vue sur la Loire. La part belle de l'écriture est la rencontre qu'elle provoque. Sortir du terrier pour voir le monde n'est pas systématiquement dommageable. Faire le guignol au Salon du livre où personne n'approche à moins d'un mètre la table de dédicace est une autre histoire. Faut-il se soucier du lecteur ? Quémander un lectorat minimal ? Offrir une nuit d'amour à la première chroniqueuse enthousiaste ? S'accoupler avec son éditeur et finir par aimer sa moustache ? Non, seuls comptent les livres qui ne sont pas écrits. Cette curiosité-là — les déterrer du sacré et des limbes